

ÉMEUTES



**VIC
VERDIER**

& Jim
JOEY / CORNU
É D I T E U R

Verdier, Vic, 1976-

Émeutes

ISBN 978-2-922976-52-6 (couverture souple)

I. Titre.

PS8643.E72E43 2017 C843'.6 C2017-940249-8

PS9643.E72E43 2017

Direction de l'édition : Claudie Bugnon

Illustration et montage de couverture : Jean Gougeon

Correction : Frédéric Tremblay

Joey Cornu Éditeur inc.

277, boul. Labelle, C-200 • Rosemère (Québec) J7A 2H3

Tél. : 450 621-2265 • Téléc. : 450 965-6689

editeur@joeycornu.com • www.joeycornu.com

© 2017, Joey Cornu Éditeur inc.

ISBN 978-2-922976-52-6

Hormis la citation de courts extraits à titre d'exemples,
les droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
du présent ouvrage sont interdits, sous quelque forme
que ce soit, sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur.

Dépôt légal, 2017 :

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt
pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

Celui-ci est pour Louis-Félix.

Ces histoires, tu pourras en faire
un foutu film, si tu le souhaites,
ou encore un écoeurant de scénario
first person pour la console
que tu préfères.

À toi de décider.

Merci à Pat, Mariève, Gege, Zanzie, Nat,
Isabelle, Marco et, bien sûr, Joey – vos instincts
sont aussi révélateurs qu'éclairants.

Du même auteur

Cochons rôtis

(2015, Éditions XYZ)

•

L'Empire bleu sang

(2014, Joey Cornu Éditeur)

•

L'imprimeur doit mourir

(2014, Éditions XYZ)

•

Le moderne cabaret

(2012, Éditions XYZ)

•

L'appartement du clown


(2010, Éditions XYZ)

Chapitres

1 – Ce soir, tout est permis	9
2 – Tic, tac, tic, tac	15
3 – En flammes (1)	25
4 – Les pilules du bonheur	35
5 – Casque et bâton	47
6 – Le premier engagement	55
7 – Il ne manque qu'une machette	65
8 – En flammes (2)	73
9 – Le gardien de trop	77
10 – FreeWorld_Jim	83
11 – La Bataille du Canada commence	89
12 – Boum	97
13 – #QcDebout	103
14 – En flammes (3)	109
15 – Un cul de compétition	117
16 – Se protéger et se servir	127
17 – Supposition de personne	135
18 – Pour la Sainte-Flanelle	141
19 – Te quiero también	149
20 – Course contre l'aube	155
*** – Un mot sur le 9 juin à Montréal	173

1

Ce soir, tout est permis.



Vic Verdier consulte l'heure sur son téléphone portable: il est 19 h 04. Dans 56 minutes, les partisans du Tricolore vont se lever pour l'hymne national. Dans 4 heures et 26 minutes – au plus tard –, son ex-femme va reprendre la petite pour la semaine, et dans 10 heures et 3 minutes, le soleil va se lever. À ce moment-là, Vic entend bien avoir vidé la bouteille de rhum qui l'attend dans le coffre à gants de sa voiture pour se donner le courage de passer le nœud coulant autour de son cou.

La décision est prise, il a même déjà rédigé un ultime courriel à l'intention de son frère. Quelques paragraphes, à peine, dont le brouillon a été enregistré sur son compte Gmail:

« Sim, je pense que tu devrais t'asseoir avant de me lire. Sans farce, assieds-toi et pardonne-moi d'avance.

Je me suis pendu à la grosse branche de l'érable à deux troncs, devant le lac, au chalet. J'avais envie de voir le soleil se lever une dernière fois, comme quand on était petits.

Tu n'as rien à te reprocher, c'est ma décision. Tu connais assez ma tête de cochon pour savoir que je n'aurais jamais

pu vivre comme un perdant aux yeux de Laurie-Anne. Un jour, elle va savoir que j'ai misé tout ce que j'avais et que j'ai tout perdu. Pense à ce que sa mère va lui raconter. « Ton père aurait pu réussir dans la vie, Lolo, mais il a fait passer ses idées folles avant toi... » Bref, tu sais que je ne pourrai jamais endurer quelque chose comme ça. Je veux continuer d'être le papa cool qui fait rire sa fille, qu'elle aime. Pour toujours. Je m'excuse de te demander ça, mais pourrais-tu venir décrocher mon corps avant que le voisin me trouve?

Je t'embrasse, Sim, prends soin de toi. »

Vic a mémorisé le texte du message, à force de le réécrire. C'était une façon d'apprivoiser l'idée du suicide. Le message à son frère lui avait permis de se raconter d'avance la scène de sa propre mort. Aujourd'hui, il lui semble qu'il a déjà posé le geste ultime des centaines de fois. Il est prêt. Il est sûr de lui. Il attend le picotement rêche de la corde contre sa nuque comme une libération.

Vic fait un effort pour revenir au moment présent. Le septième match, Montréal contre Calgary, les Francos contre les Anglo. Un scénario qui fait glousser les commentateurs sportifs d'un océan à l'autre. La foule est incroyablement dense et bruyante autour du Centre Bell, un vrai souk.

Laurie-Anne tire sur la main de son père. Elle est surexcitée à l'idée d'assister à la première finale toute canadienne de la Coupe Stanley depuis 1989, où les mêmes équipes avaient réglé la chose en six matchs, sur un but de Doug Gilmour dans l'ancien Forum. Elle n'était pas née, mais elle en a entendu parler. L'heure de la revanche a sonné pour le club montréalais et elle va se trouver au cœur de l'action, avec son père.

Au fond, Vic, se fout un peu du hockey. Il s'est juré de profiter au maximum de cette soirée, de tout faire pour que ces derniers moments passés avec sa fille soient lumineux et impérissables – exactement le contraire de ce qu'ils diront de lui quand ce sera... fait... une fois qu'on l'aura décroché de l'érable et mis dans une boîte. *J'aurais dû acheter une de ces boîtes qui transforment les cendres du défunt en plante vivace. Une belle finale écologique qui aurait fait rager mon ex. Tant pis. Maintenant, il est trop tard.*

— Est-ce que je vais pouvoir manger du poiffcogne, papa?

— Popcorn, ma grande, popcorn. Oui, on va en acheter. Ils en vendent partout à l'intérieur.

— C'est pas trop cher?

Les derniers mois ont été difficiles. La petite a compris que la vie n'est pas gratuite. Laurie-Anne vient d'avoir neuf ans, mais elle continue à éprouver de la difficulté à prononcer certains mots correctement. Contrairement à son ex, Vic ne s'en fait pas trop. Il considère qu'elle a tout le temps de corriger ces petits défauts de langage; elle s'améliore de semaine en semaine.

— Ce soir, Laurie-Anne, tout est permis. C'est notre soirée folle!

Pendant les prochaines heures, Vic va tenter de chasser le papa irritable et taciturne qu'il a été depuis quelques mois; il va écouter sa fille parler, se tromper, s'exclamer, mais surtout rire et crier. Hurler, si elle en a envie. Il veut graver son image et sa voix dans son esprit. *Ce serait bien que j'emporte un peu d'elle avec moi.*

Laurie-Anne et Vic font la file devant un kiosque de bière et de popcorn. La foule est comme un bain de mélasse. Vic n'a jamais vu autant de monde dans l'amphithéâtre. Il se dit qu'il a bien fait de laisser la voiture à la station Vendôme et de venir en métro. *Sortir du centre-ville après le match va être un tour de force. Surtout si on gagne.* Et il fait particulièrement chaud pour un 9 juin. La climatisation du Centre Bell peine à compenser. Le mercure en hausse et la promiscuité sont deux facteurs qui excitent les tempéraments et rognent les mèches.

Déjà, Vic et Laurie-Anne ont été témoins de deux altercations entre des partisans des Canadiens et des Flames. *Ils sont trop nombreux, il fait trop chaud. Avec tout le monde qui est venu pour le match à bord des avions nolisés d'Air Canada, c'est comme si le gouvernement avait voulu que les spectateurs se battent dans les estrades.*

Finalement, le père et la fille commandent un grand sac de popcorn, une *slush* bleue et une bière. Un total de vingt-sept dollars. Vic paie comptant, à même les derniers trois cents dollars qu'il a réussi à obtenir de sa MasterCard. Les deux cartes Visa sont déjà pleines, tout comme ses lignes de crédit personnelle et commerciale. Il lui reste encore plus de deux cent cinquante dollars, ce qui devrait suffire pour la soirée. *J'ai besoin de dix dollars d'essence pour me rendre au chalet... avec le reste, j'achèterai un souvenir à la boutique en sortant.*

Une fois à leur place, dans la section rouge, s'il vous plaît, l'hymne national est sur le point de commencer. Un homme avec un chandail du CH qui se distend sur sa bedaine de bière décide de dire ce qu'il pense.

— Ah! ben tabarnak! Brian Adams et Éric Lapointe... Tu parles d'une hostie de niaiserie politique. Ils nous prennent-tu pour des épais, ciboire de criss?

Laurie-Anne porte la main à sa bouche en écarquillant les yeux. Vic lui sourit en haussant les sourcils. Il se penche à son oreille.

— Oh, oh... Je pense que le monsieur veut vraiment que son équipe gagne.

— Une chance que sa mère l'a pas entendu...

— En tous cas, on sait ce que la tienne aurait pensé.

— « Laurie-Anne! Écris-moi tout de suite une lettre d'excuses! », dit-elle en tirant sur la paille de sa *slush*.

Vic la trouve très belle. Allumée et brillante. Elle va faire son chemin. Il se rend compte que sa bière est pratiquement vide dès la fin du *Ô Canada*. Laurie-Anne se rassoit, les yeux remplis d'étoiles. *On va passer une super soirée. Il faut tout faire pour qu'on s'en souviene.* Vic utilise son téléphone pour indiquer sa présence à l'événement sur les réseaux sociaux; une façon de dire à tout le monde – pour une dernière fois – qu'il est un bon papa. Son ex lui reproche souvent de publier des photos de leur fille, mais Vic lui fait un pied de nez sur cette question. Il est d'avis qu'il faut être de son temps. Ce soir, il ne s'en privera pas. Il restera au moins de l'événement quelques sourires sur le Web.

L'arbitre laisse tomber la rondelle au centre de la patinoire et ce sont d'abord les Flames qui se lancent à l'attaque.

2

Tic, tac, tic, tac

Djela Loko jette un œil sur l'horloge du tableau de bord de sa Prius. Il est 19 h 04. Plus que 56 minutes avant le début de la joute.

Normalement, si le plan se déroule comme prévu, la personne responsable de la mort de sa femme et de ses trois filles devrait sortir d'une limousine dans moins de 30 minutes. Avec tout ce qui pourrait foirer, il arrive à point... et au bout de sa patience. Il n'en peut plus de partager l'habitacle avec son client : un jeune homme, la barbe fleurie, qui arbore fièrement une casquette et une longue écharpe des Flames par-dessus son complet en fibres naturelles bio, légèrement chatoyant, sûrement hors de prix. Durant tout le trajet, le petit trou-du-cul n'a pas cessé de jacasser en utilisant une application sur l'écran de son téléphone. Ses amis – probablement aussi ridicules que lui – l'attendent quelque part dans la foule compacte, devant le Centre Bell. *Je me demande s'ils portent tous la même écharpe tape-à-l'œil avec le C enflammé de l'équipe de Calgary.*

Remontant la rue de la Montagne, Djela ralentit devant l'avenue des Canadiens-de-Montréal.

— *O.K., man, right here is good enough. How much do I owe you?*

Pour toute réponse, le chauffeur pointe le compteur du taxi. Il aurait voulu répondre de vive voix qu'il en aurait été incapable. Sa bouche est aussi sèche que la terre aride devant la case incendiée de son oncle, à un jet de pierre de Xalin en Somalie, là où sa famille a été assassinée. C'était il y a plus de cinq ans. L'oncle les hébergeait, le temps que Djela parvienne à leur payer le voyage vers le Canada. Avec un diplôme d'ingénieur et de l'expérience en Europe, le ministère de l'Immigration aurait dû approuver son dossier rapidement. Djela se demande ce que serait sa vie, aujourd'hui. Et celle de ses enfants. Mais il y avait eu la crise des migrants de Syrie et les demandes somaliennes étaient soudainement retombées au bas de la pile sur le bureau des fonctionnaires. Quand les choses étaient revenues à la normale, il était trop tard; sa femme violée et démembrée, ses filles, décapitées. Les tueurs d'Al Shabaab étaient passés par la plaine de Xalin, en route vers un camp en Éthiopie. Qui sait pour quelle raison ils s'en étaient pris aux habitants du village, ce jour-là? Fallait-il une raison?

Djela aurait pu retourner en Somalie, mais à quoi bon? Il était resté au Canada, la rage au cœur, derrière le volant d'un taxi.

— *Guess what, man? I'm with Air Canada, in the Merchandising Department... Here is a cap for you, my friend. We live in a great country, eh?*

Le jeune barbu tend une casquette des Flames à Djela, qui l'accepte en même temps que le paiement. Il n'a pas une seconde à perdre avec ce petit con; tout pour qu'il le laisse tranquille.

— Merci, c'est gentil, arrive-t-il à prononcer en se la vissant sur le crâne.

Le client sort de la Prius, mais Djela ne rallume pas le signal de disponibilité sur le toit du taxi. Il ferme la radio et le système de répartition. Il se redresse sur son siège pour tenter de limiter son niveau d'inconfort. Le dispositif, accroché à ses épaules sous son veston élimé, lui renforce douloureusement les omoplates ou les reins, selon sa posture. Bientôt, tout ça n'aura plus d'importance. Il bouge un peu, de temps en temps, pour passer d'une sorte d'inconfort à l'autre.

Sur son cellulaire, une alerte Twitter l'informe que le premier ministre Campbell vient de rencontrer les joueurs des deux équipes. Il est tout sourire sur la photo. Par contre, Paula McBride, la ministre de l'Immigration et de la Citoyenneté, ne se trouve nulle part. Djela se rappelle que c'était prévu de cette façon à l'horaire de McBride. Sa limo devrait déboucher à l'arrière dans quelques minutes. Tout le monde est occupé à suivre Campbell, il n'y aura presque personne pour accueillir sa maîtresse. Pour la plupart des observateurs sur la colline parlementaire, il est de plus en plus évident que Campbell et McBride entretiennent une relation amoureuse. Par exemple, si Campbell ne couchait pas avec McBride, le ministre des Finances du Canada ou encore un ministre québécois aurait accompagné le chef de l'État au match. La ministre de l'Immigration n'a rien à faire là, à part, bien sûr, si le PM a prévu de se gêner dans les toilettes de la loge.

19h 10... Je ferais mieux d'y aller.

Djela contourne le grand stationnement devant le Centre Bell. Il n'a jamais vu autant de monde s'entasser

dans un si petit espace. Peut-être déjà cinquante mille ou soixante mille personnes? Deux immenses écrans ont été installés: un sur la façade même de l'amphithéâtre, un autre, suspendu dans les airs grâce à des câbles d'acier tendus aux bras de grues qui servent d'ordinaire à la construction des nouveaux immeubles entre les rues Drummond et Stanley. Le chantier est arrêté depuis trois jours en préparation de la finale – aux frais des contribuables. Tous les curieux pourront suivre la partie en temps réel.

Présentement, ce sont des images des partisans des deux équipes qui sont retransmises sur les mégaécrans. Il doit y avoir une petite armée de caméramans sur le terrain pour capter les images en direct. La sonorisation est impressionnante, tout comme le nombre de générateurs pour alimenter le tout. Djela remarque qu'on n'a pas pris le temps de brancher le système au réseau de la ville, ce qui aurait été plus écologique et moins coûteux. Djela y voit une autre preuve que l'événement de ce soir ne répond pas aux critères habituels: ce soir, les dépenses n'ont pas l'importance des symboles. Avec un pourcentage infinitésimal des sommes engagées pour l'occasion – disons un maigre quinze mille dollars –, la famille Loko aurait quitté la Somalie, rallié Montréal, et eu de quoi envoyer les enfants à l'école pendant un an.

Il faut une vingtaine de minutes à la Prius pour redescendre la rue Peel. Des minutes de trop, des minutes qui pourraient lui faire rater son rendez-vous avec la sorcière; mais Djela a remis son existence entre les mains du destin. Ce qui doit se produire se produira de toute façon. Djela montre son accréditation aux

policiers et il passe la barrière qui sécurise l'arrière de l'amphithéâtre. Un autre point de contrôle semblable se trouve maintenant au coin de la rue de la Montagne, devant lui. Cette section de la rue Saint-Antoine fait partie de l'espace sécurisé pour l'événement. Djela se gare dans un espace temporaire réservé aux taxis. Le bal des arrivées protocolaires bat son plein. Une vedette de la télé déplie son grand corps hors d'une limousine. Djela aussi sort de son taxi et s'approche d'un employé du Centre Bell qui dirige la circulation sur le trottoir. *Est-ce que je suis trop tard? Il ne faut pas que je sois trop tard.*

— Monsieur, excusez-moi, savez-vous si la ministre McBride est arrivée?

— Qui ça?

— Paula McBride, la ministre de l'Immigration? Grande, blonde... Elle ressemble un peu à Charlize Theron. J'ai promis à un ami que je lui rapporterais une photo...

— Si Charlize Theron était arrivée, je l'aurais remarquée! Tout ce qu'on a, c'est des bonshommes en cravate et leurs madames.

Un peu rassuré, Djela s'éloigne. Le poids du dispositif sous ses vêtements lui semble plus lourd avec chaque seconde qui passe. Il s'appuie sur le capot de sa voiture. Une certaine lassitude envahit son corps. *Ce n'est pas le temps de plier l'échine.* Djela se redresse. Une sorte de picotement lui parcourt la colonne. C'est une sensation qu'il connaît bien. C'est ce qu'il a ressenti, deux mois plus tôt, assis à sa table dans son misérable appartement, devant un bol de couscous fade. Juste avant de décider qu'il allait tuer la ministre McBride,

ce picotement l'avait parcouru du bout des orteils au sommet du crâne. Maintenant, Djela l'accueille comme un vieil ami.

Le chauffeur de taxi fait le pied de grue en tentant de garder son calme. Six limousines, six passagers inconnus pour lui. La ministre n'est toujours pas là, mais le retard est encore acceptable. Djela espère qu'il a mis suffisamment d'isolant entre les connecteurs du dispositif et sa peau moite. Il n'avait pas prévu qu'il aurait si chaud. *Il ne faudrait pas que tout foire en raison d'un bête court-circuit.*

Une clameur se fait entendre de l'autre côté de l'aréna, comme un grondement. D'abord, ce sont les cris de milliers de personnes, ensuite, une série d'avertissements par des sirènes de police. Djela cherche à comprendre; un collègue, appuyé contre le capot de son taxi, consulte déjà son téléphone.

— Viens voir! C'est *live*. La police charge!

Djéla hésite. Il craint que sa curiosité le perde à la dernière seconde. Mais si c'était grave? Si ce qui se passe changeait les plans de la sorcière? Il s'approche de l'homme, qui lui montre fièrement les images retransmises en direct des événements qui se déroulent à moins de trois cents mètres, de l'autre côté du bâtiment. La caméra capte l'image, qui est simultanément reçue au centre de contrôle, où elle est habillée avec les marqueurs de la station, redirigée vers les satellites, distribuée sur le Web, captée par les engins, utilisée par les applications mobiles et gérée par le système d'exploitation du téléphone pour que Djela puisse la voir. C'est la confusion, des centaines de corps s'empoignent et se balancent des coups à l'aveuglette.

Ces gens-là se battent pour montrer que leur équipe est la meilleure. Quelle folie! S'ils pouvaient se battre pour des choses qui comptent...

Une ligne de policiers en attirail d'intervention entre dans le champ de la caméra. Ils cognent sur leurs boucliers en avançant. Les haut-parleurs du téléphone résonnent avec l'avertissement: «*Dispersez-vous! Maintenant! Everybody back off, now!*» En quasi simultané, Djela entend les mêmes paroles, mais elles ne viennent pas du téléphone. Il s'aperçoit qu'il s'agit du son original, qui a été réverbéré depuis l'avant du Centre Bell, et qui lui arrive à peine une fraction de seconde plus rapidement que celui du système de retransmission vers le téléphone portable. Ce genre de phénomène fascine toujours Djela. C'est pour inventer des technologies aussi impressionnantes qu'il a étudié le génie. Dire qu'il s'est gaspillé au volant d'une voiture pendant des années...

— Eh! mon frère! Elle est à toi, cette Prius? C'est ton taxi?

C'est un autre chauffeur, qui pointe la voiture de Djela. Une jeune femme attend à ses côtés, un sac tenu bien serré entre ses mains, une cliente, manifestement. Djela se rend compte que ce devrait être son tour. La prochaine course lui revient.

— Je te la laisse, mon ami. Il faut que je reste ici encore quelques minutes. Tu comprends?

— Déplace ton taxi, alors. Madame? Je vous emmène?

À la limite de son champ de vision, une grosse limousine, comme un VUS allongé, approche du débarcadère. Deux autocollants ornent la vitre arrière: un drapeau du Canada et un autre du Québec. Djela se

dit que c'est tout à fait le genre de la sorcière McBride. Il se redresse et hâte le pas vers la limousine. Celle-ci dépasse finalement le débarcadère et s'immobilise quelque cinquante mètres plus loin.

Djela comprend que l'heure est venue. Il flotte davantage qu'il marche vers la limousine. De sa main gauche, il libère le commutateur du détonateur collé à son poignet droit. Il loge le petit cylindre au creux de sa paume. Il suffit de dégager le couvercle du bouton et de l'enfoncer. Pas de retour en arrière possible avec son design : la bombe n'explose pas quand on appuie, mais quand on relâche. De cette façon, même si on lui tire dessus ou qu'on tente de le maîtriser, l'explosion va tout de même se produire.

La ministre ne descend pas tout de suite de sa limousine. Elle doit discuter avec son garde du corps ou terminer un appel sur son portable. Djela ne sent plus du tout le poids des explosifs. Il pense à sa femme. Ce n'est pas le souvenir d'un moment d'intimité, non, quelque chose de plus général. Il pense à elle comme on retourne à une idée. Comme on pense à l'amour ou à la fidélité. Il veut que ses dernières pensées soient pour elle. Mais quelque chose ne fonctionne pas. Il ralentit la cadence de sa marche vers la limousine. Djela se concentre sur le visage de sa femme. Les traits de ce visage qui était tout pour lui semblent le fuir. Il fige sur place. *Je ne te vois plus, ma chérie! Je ne suis plus capable de me souvenir... Tu avais trois grains de beauté sous l'œil gauche. Comme un triangle. Je le sais. Attends.*

Petit à petit, le visage de sa femme se reconstruit dans l'esprit de Djela. Il repart des grains de beauté, trouve la forme retroussée de son nez, encadre le tout de ses

cheveux noués en chignon sur le haut de sa tête. *Ce n'est pas encore toi.* Les yeux, profonds et doux, lui reviennent enfin. Puis la bouche, neutre, sans rictus, mais sans sourire. *Tu n'es pas contente de me retrouver, ma femme?*

Trois jeunes hommes en jeans et t-shirts colorés se tiennent à deux pas de la limousine-VUS. Ils ont dû arriver pendant que Djela reconstituait le visage de sa femme. Il ne sait pas depuis combien de temps il est demeuré immobile. *Qu'est-ce qu'ils font là? Où est McBride?* Les trois amis sont occupés à engloutir leurs flûtes de champagne, debout sur le trottoir. Le plus grand, cheveux en broussaille, utilise la fonction panoramique de sa phablette pour photographier tout le groupe: lui-même, puis un garçon musclé, cheveux rasés, qui exhibe ses tatouages de pin-up sur les avant-bras en pointant de la main droite le sac Adidas bleu qu'il tient de la main gauche comme un trophée, et, un autre, frisé noir avec une veste à carreaux, qui tire la langue à l'objectif. *Ridicules, tous autant que vous êtes!*

Le conducteur de la limousine a contourné son véhicule pour récupérer les verres et saluer ses clients. Djela garde son pouce sur le couvercle du commutateur sans le faire basculer pour atteindre le bouton, il hésite, fait quelques pas de plus pour voir à l'intérieur du véhicule. La ministre ne sort pas de la limousine. *Ce n'est pas la sienne! Ce n'est pas la sienne...*

Djela est presque arrivé à la hauteur des trois fêtards, il se mord la lèvre. Une bouffée de chaleur le submerge, son regard se brouille, il se retourne. Juste devant sa Prius, une voiture de fonction du gouvernement canadien est stationnée. *Elle n'a pas pris de limousine,*

elle est venue avec sa voiture habituelle! Accompagnée de son garde du corps, Paula McBride a déjà parcouru les trois quarts de la distance entre la rue et la porte vitrée du Centre Bell. Même en sprintant, Djela n'a aucune chance de pouvoir l'atteindre. Il risque même d'être abattu bien avant d'avoir atteint sa cible.

Djela replace le commutateur dans sa manche. Il va devoir attendre. *Ce n'est pas grave.*

Il se sent étonnamment calme.

Il ne la ratera pas à la sortie.

3

En flammes

(1)

A series of black ink splatters of varying sizes and shapes, scattered around the chapter number (1). The splatters are most concentrated around the number and trail downwards and to the left.

David Dumaras consulte sa TAG Heuer Monaco V6-Connex, un cadeau de sa tante Aline pour célébrer son entrée au cabinet du premier ministre du Canada comme conseiller politique. Il est 19 h 04. Il reste donc 56 minutes avant que l'arbitre laisse tomber la rondelle sur le logo du CH peint en rouge sur la patinoire du Centre Bell pour la mise au jeu du septième match de la série finale de la Coupe Stanley. David va se trouver aux premières loges, dans tous les sens du terme.

Ce soir – rrrroulement de tambourrrr –, peu importe le résultat, la coupe revient au Canada. Les Canadiens de Montréal ont remporté trois parties sans riposte, mais les Flames de Calgary ont créé la surprise en remportant les trois suivantes par la peau des dents. Le pays tout entier est déjà rivé aux écrans plasma pour connaître le vainqueur de la « Bataille du Canada ». Juste devant le Centre Bell, on pense bien réunir cent mille personnes. Tout ce beau monde va profiter d'une soirée chaude et humide, chacun pourra raconter qu'il était là.

Dans les escaliers du stationnement, sous le Centre Bell, David hoche la tête. Il inhale une longue touche de

sa cigarette. Au fond des aires de stationnement, un rutilant Land Rover Evoque est stationné de reculons dans la section réservée aux joueurs. C'est le véhicule de Mitch Nelson, le gardien de but *all-star* des Canadiens. Il est porte-parole de la marque. David sait qu'ils vont bientôt se croiser dans le vestiaire, lui, Nelson et les premiers ministres Campbell et Béliveau. Ce sera une expérience unique. Son père dit toujours qu'il faut savoir savourer les privilèges, sinon, à quoi sert-il d'en obtenir?

David exhale la fumée de sa cigarette vers le plafond du stationnement souterrain. Il constate que sa main tremble. *Shit! Je suis vraiment trop stressé.* Il sort son nouveau iPhone de sa poche de veston d'habit, un complet bleu foncé dont la texture rappelle celle d'un jeans lustré. Le chef de cabinet n'apprécie pas tellement ses goûts vestimentaires, mais David sait jusqu'où il peut aller. Il porte la cravate et ne contrevient à aucune règle. C'est l'avantage d'être à la fois aussi bien né que compétent. Les conseillers politiques qui ne viennent pas de familles fortunées ne peuvent pas se payer ces extravagances. David, lui, ne s'en prive pas. Il ne changera quand même pas son nom de famille pour leur plaire.

Bon, on se concentre, Davey-boy. Plus tu en sais, moins tu as de chances de te faire prendre au dépourvu, bonhomme. Il faut quelques secondes à David pour retrouver le rapport du Service canadien du renseignement de sécurité dans ses courriels cryptés.

Le document, daté du premier juin – il y a huit jours – est très complet... et David croit que l'analyste qui l'a signé, une certaine Candice Zanin, n'en aura pas pour longtemps encore à son poste actuel au SCRS. Soit on

la limoge des services secrets avec une retentissante botte au cul qui va lui faire sortir l'arrière-train par les narines, soit on lui fait sauter les deux échelons suivants dans la hiérarchie. L'opinion de madame Zanin ne donne pas dans la nuance : elle avertit le gouvernement que la décision de nolisier cinq Boeing 747 d'Air Canada pour transporter des Canadiens de Vancouver, de Calgary et de Toronto vers Montréal constitue un affront décisif aux Québécois – et à plus forte raison aux nationalistes qui ont porté Béliveau au pouvoir. Elle assure que ce geste, combiné à la présence au match à la fois du premier ministre Campbell – dont elle rappelle au passage les manifestes difficultés à s'exprimer en français – et de la première ministre Béliveau, pose un risque ridiculement élevé qu'un acte terroriste « domestique » se produise. Zanin revient sur les événements du love-in de Montréal, lors du référendum de 1995, et trace un parallèle direct avec l'intervention d'Air Canada dans la série finale de la Coupe Stanley, à la demande du gouvernement Campbell.

David se demande ce qu'elle aurait écrit si elle avait su que des chandails et des casquettes à l'effigie des Flames seraient distribués gratuitement dans les avions, gracieuseté de l'équipe marketing du transporteur. David tente de relativiser la situation. *Elle a des arguments, mais son rapport est surtout alarmiste.* Si l'analyste crie au loup, elle le fait avec insistance... et, surtout, le rapport s'est rendu jusqu'au cabinet.

Zanin s'est aussi livrée à une évaluation systématique des médias sociaux qui a impressionné David Dumaras. Elle a indiqué qu'une activité inhabituelle avait eu cours sur les thèmes de la chute de l'économie du pétrole

et des injections massives de capitaux d'État dans les industries ontariennes. Le rapport cite abondamment les billets de Mathieu-Gil Hébert. David se dit qu'Hébert est bien plus dangereux et habile que les gens du cabinet le pensent. Dire qu'il s'en est fallu de peu que Campbell l'ait de son côté et que David travaille avec lui. Il aurait trimé d'arrache-pied, comme il l'a fait pour le premier ministre précédent.

Hébert avait espéré recevoir un appel après l'élection de Campbell. « Mathieu-Gil, je te veux près de moi... », mais on avait finalement préféré engager quelqu'un plus proche de Bay Street – plus loin de la Sainte-Catherine. *Ces gars-là, dans les coulisses, ils croient toujours qu'ils vont tirer les ficelles par-derrière. Mais les éminences grises, on les remplace aussi, parfois. Les postes sont limités dans les cabinets. Il faut savoir être patient.*

La patience n'était pas la plus grande qualité d'Hébert. Sa sortie publique, peu après la décision de l'écartier des cercles du pouvoir à Ottawa, avait été épique : l'entourage de Campbell en avait pris pour son rhume et on était passé à un cheveu de le poursuivre. Mais, à part mettre de l'huile sur le feu, ça n'aurait rien donné.

Quelques semaines plus tard, Mathieu-Gil Hébert avait été invité à se joindre à l'empire Québecor comme chroniqueur. Un gros coup de filet. Son expérience auprès des gens qui composent le *Who's Who* de la politique canadienne en avait fait une vedette instantanée; on l'invitait partout, sur toutes les tribunes. Au Québec, l'antipathie générale envers Campbell avait renforcé le positionnement de Mathieu-Gil Hébert. *Le gars a du bagout, c'est clair. Il a le sens du punch et*

il est rusé. Hébert pouvait aujourd'hui s'enorgueillir d'avoir rassemblé le plus grand nombre d'abonnés au Québec.

David fait défiler quelques pages moins percutantes du rapport. Zanin affirme que les billets d'Hébert sur la légitimité douteuse des dépenses du gouvernement pour « alimenter la flamme patriotique canadienne » sont les plus partagés sur Twitter et Facebook. Quand il publie des extraits vidéo des discours antifrancophones du premier ministre Campbell, à l'époque où celui-ci n'était qu'un obscur député dans sa province natale du Manitoba, son rayonnement sur le Web québécois est plus important que les discussions sur *La Voix Junior*. Ce n'est pas peu dire; surtout pour un sujet aussi platement politique.

Il y a plus de policiers à l'extérieur du Centre Bell que de parcomètres dans toute la ville de Montréal. La GRC a même envoyé un détachement de deux cents experts en contrôle de foule. La petite Zanin ne pourra pas dire que nous ne l'avons pas prise au sérieux...

David hoche la tête, il tire à fond sur la fin de sa cigarette et l'écrase contre le mur de béton. Il remonte vers le vestiaire des joueurs, pour le *photo-op*, avant d'aller s'installer dans la loge que les deux premiers ministres et leur équipe respective vont occuper ce soir. Celle de Tim Hortons, prêtée gracieusement, il va sans dire.

In your face, Québec... Tu pensais quand même pas qu'on choisirait la loge de Vidéotron?

Après la virée au vestiaire – bien plus ennuyeuse qu'espéré – David s'amuse du ballet des politiciens et de leur suite dans la loge.

Rick Wells s'active dans un coin de la vaste pièce. L'attaché politique de la séduisante ministre McBride est un boute-en-train qui compense pour le naturel réservé de la politicienne. *Elle ne doit pas être si « réservée », dans le fond. Campbell a l'air de se régaler, le vieux cochon.* Rick se promène entre les différents groupes présents pour prendre les paris. Toujours en anglais, il va sans dire, parce que Wells parle aussi bien le français qu'une vache espagnole.

— Donc, vous dites 4 à 3 pour les Canadiens?

— Oui, je pense qu'on va se rendre en prolongation, répond Isabelle Chapdelaine, la chef de cabinet du ministre délégué aux Sports, dans un anglais très respectable.

Isabelle et lui ont déjà travaillé ensemble, il y a quelques années. David Dumaras l'a toujours appréciée. Ce soir, elle semble être dans d'admirables dispositions. David la trouve attirante; quelque chose dans son sourire en coin, peut-être.

— En prolongation, je note, dit Rick. Voulez-vous risquer cinq dollars sur l'auteur du but gagnant?

— Certainement : Boris Gallachian. En prolongation, comme je disais.

— O.K. Pas fou, dit Dumaras en s'interposant. J'aime l'idée de la prolongation. Mais je vais prendre 3 à 2 pour les Flames; ils sont vraiment sur une lancée.

— David, David... Lancée ou pas, on ne devrait jamais sous-estimer la force de l'orgueil. Les Canadiens viennent de se faire vexer par trois fois... Ils vont vouloir mordre, ce soir. Et les fans sont survoltés.

— Alors ce sera un bon match! dit Rick en s'éloignant.

Il remarque le buffet haut de gamme qui a été

commandé : des verrines servies sur des étagères qui rappellent les mailles d'un filet de gardien de but, des miniburgers en forme de rondelles, des beignets de style churros sucrés-salés piqués sur des clous qu'on a plantés à travers des bâtons de hockey. Tim Hortons n'a pas fait la bêtise de ne servir que ses propres produits.

Rick se jette sur les miniburgers.

— Ça a l'air bon, dit Dumaras. Je te rapporte une assiette, Isabelle?

— Une bière, plutôt!

Est-ce que j'ai eu droit à un clin d'œil? Peut-être. Est-ce qu'Isabelle...? Nooon! Ce serait trop parfait. Enfin, on verra.

— Une bière! C'est parti, Mademoiselle.

Le rythme et le ton de la soirée s'installent petit à petit dans la loge.

Contre toute attente, l'équipe de Béliveau n'a pratiquement pas abordé la décision d'Air Canada de nolisier des avions pour permettre à un plus grand nombre de Canadiens de célébrer le sport national. Tout le monde a compris la mécanique : Campbell se présente aux urnes à l'automne qui vient et il a besoin de ce *stunt* marketing pour que les électeurs associent son gouvernement à l'image d'un Canada uni. L'affront reste important, mais Béliveau, elle, n'a été élue que huit mois plus tôt et profite encore d'une lune de miel avec les citoyens du Québec. Se montrer boudeuse ne lui servirait pas. Elle a fait les bonnes déclarations, au bon moment, rappelé ses principes et blablabla, mais elle a maintenant choisi d'être magnanime. *Elle pense que les Canadiens vont l'emporter et elle veut paraître à son meilleur dans le rôle de la grande gagnante*, se dit Dumaras.

Les choses se passent assez bien et l'humeur frise la cordialité au point où le sujet de discussion le plus commun, entre les invités, est la similitude des choix vestimentaires de Paula McBride et de Françoise Béliveau. Les deux politiciennes ont jeté leur dévolu sur un ensemble noir assorti à un chemisier crème – comme si elles s'étaient coordonnées avant de venir au match. À peine y a-t-il quelques différences dans le choix des chaussures et des bijoux. *Campbell va devoir faire attention de ne pas caresser par erreur les fesses de la PM du Québec.*

Une préposée de la loge circule parmi les invités avec un immense plateau qui contient des casquettes variées des deux équipes.

— Tiens ma bière un instant, demande Isabelle Chapdelaine.

Elle choisit d'abord un exemplaire *vintage* avec le logo des Flames en 1981 à l'intention de David et se sert à son tour une casquette classique avec le logo actuel de l'équipe montréalaise. Ils s'en coiffent tous les deux.

Isabelle décoche un deuxième clin d'œil à David. Cette fois, la chose est claire. *O.K. Elle veut jouer? D'accord. On va voir comment elle réagit à une invitation au Reine-Elizabeth après le match.*

— Voilà, mon cher, dit-elle en lissant la palette de sa casquette, *the Flames against the Habs*. Chaque chose à sa place.

Près du buffet, Rick peste contre lui-même. Il fait pouffer de rire une assistante de McBride en essayant de frotter une tache de mayonnaise qui est tombée de son burger sur sa cravate. Tout ce qu'il arrive à faire, c'est de remplacer le condiment par des mousses de serviette

de papier. Dumaras ne peut pas s'empêcher de rigoler. Isabelle rit avec lui. Elle se rapproche un peu, assez pour le frôler. David se dit que la soirée s'annonce mémorable.

— Oui, Isabelle, chacun son chapeau avec le bon logo dessus, Rick Wells qui fait le bouffon... Chaque chose à sa place, comme tu dis.

4

Les pilules du bonheur



Pacco Gingras publie son *selfie* de groupe sur Instagram en veillant à bien de le diffuser aussi sur Facebook et Twitter. Sur la photo, Dimitri, Fortin et lui-même sourient tous à pleines dents dans l'habitacle luxueux de l'immense limousine Yukon qui leur a été « louée » pour la soirée. Dimitri passe ses pouces dans les poches de sa veste à carreaux et Fortin écarquille les yeux en plongeant son regard dans le sac Adidas bleu qui contient le butin. Fier de son cliché, Gingras consulte l'heure avant de terminer sa première flûte de Moët & Chandon. Il est 19 h 04. Plus que 56 minutes avant la mise au jeu. Amplement de temps. Ils vont arriver au Centre Bell dans une vingtaine de minutes, sortir du Yukon comme des princes, se mêler à la foule et se diriger vers leur place.

— *Fuckin' perfect*, les gars, dit Dimitri. On peut être très fiers de nous autres. On l'a bien mérité.

Fortin regarde dehors à travers les vitres teintées de la limousine, la tête dans les nuages. Dimitri fait tanguer ses boucles noires au rythme engourdissant de la musique *neo-house* qu'il a branchée dans le système de

la limo. Fortin caresse les fesses de la Betty Boo tatouée sur son avant-bras gauche, une habitude qui commence à ressembler à un tic nerveux. Pacco Gingras, assis sur ses reins pour ne pas que sa tête donne contre le plafond, croise les bras sur sa poitrine. Il ne parvient tout simplement pas à comprendre ce qui leur arrive. *Tout ce qu'on touche devient de l'or. Mon Dieu, les choses vont trop vite. On vient à peine de sortir de la Polytechnique, on devrait se chercher des jobs... mais on joue les parrains de la mafia. Surtout Fortin.*

Quelques heures plus tôt, ils étaient tous nerveux. Trois petits coqs dans le stationnement d'un bar de danseuses, chemin Gascon, à Terrebonne. (Rien à voir avec les rires et les tapes dans le dos qu'ils se distribuent depuis qu'ils sont montés à bord de la limousine.)

Fortin frappe à la porte arrière du bar, Gingras et Dimitri portent les caisses. Deux caisses qui avaient contenu du vin, et qui contiennent maintenant chacune deux cent vingt-cinq sacs des fameuses RB&B – les pilules rouge, noir et bleu que l'on s'arrache comme des petits pains chauds dans tous les bars au nord de Montréal.

En avril dernier, Dimitri en avait parlé comme on fait une blague, en fumant un joint avec les deux autres : « Je suis tellement tanné de toujours gratter les fonds de tiroirs, les gars. On devrait vendre de la drogue. »

Gingras avait soufflé sur le joint après sa puff en disant que la marijuana prenait trop de temps à pousser, qu'il fallait une place bien cachée pour la culture et que, de toute façon, ils allaient tous devenir ingénieurs à la fin juin – ils n'avaient qu'à attendre encore un peu. Dimitri avait craché la fumée par ses narines : « Pas de

la fumette, *man*, des neurostimulants. Une version maison avec du *kick*, pour les *kids* de banlieue. Ta mère travaille pas chez Chemstar, Pacco? Sans blague, qu'est-ce que ça serait de se fournir en matériel?» Et à partir du silence qui avait suivi, Pacco Gingras avait compris qu'ils iraient jusqu'au bout, que l'idée ne resterait pas une folie de jeunes cons dans un parc.

Si un prof d'école secondaire cancéreux pouvait produire des drogues de synthèse dans une série comme *Breaking Bad*, trois finissants en génie chimique pouvaient le faire aussi – et bien mieux. En quelques minutes, ils savaient à peu près ce qu'ils voulaient produire. Le père de Dimitri venait d'hériter de la terre familiale dans la montagne, à Sainte-Marthe, avec une grange inutilisée. Il y avait déjà les entrées électriques et des établis pour travailler. Fortin, de son côté, avait rendu la chose possible en disant: «Je suis chum avec un gars au gym qui connaît un gros distributeur... Je le connais bien. Je suis capable de nous avoir un *deal*, c'est sûr. Mon contact est comme ça avec les frères Lemay.» Gingras se rappelle de la mine satisfaite de Fortin, qui montrait son index et son majeur bien collés, comme son contact et le distributeur.

Gingras avait hésité plus longtemps que les autres. S'il volait la carte magnétique de sa mère... Elle pouvait perdre son emploi ou se retrouver en prison, ou les deux.

C'est Martina, sa blonde, qui l'avait finalement convaincu sans même le savoir. Ils venaient de baiser dans son appartement crade. Elle l'avait regardé dans les yeux, la peau moite, la poitrine encore haletante, une main dans ses cheveux. Elle voulait passer l'été au

Nicaragua, sur le bord du Pacifique, dans la maison de vacances de sa famille, à Poneloya. Gingras, lui, n'avait pas les moyens de ne pas travailler durant l'été. À moins que...

Le reste avait déboulé trop vite pour arrêter le mouvement. Il y avait d'abord eu l'expédition chez Chemstar, capuchons noirs, gants de latex et sueurs froides. Un *thrill* qui avait vraiment donné des émotions fortes à Fortin. Il aurait recommencé dès le lendemain... Ils avaient réussi; la mère de Gingras n'avait pas été inquiétée. Ensuite, quelques rencontres de fin de soirée chez Dimitri pour choisir la composition finale de la recette, une longue fin de semaine de « brassage » à Sainte-Marthe, et les premières pilules avaient été rendues disponibles. Le RB&B était devenu la saveur du mois des frères Lemay. Bien plus facilement que les trois amis l'avaient espéré. Rog, le plus jeune des Lemay, avait flairé le profit.

Au deuxième coup du plat de la main, c'est Big Big qui ouvre la porte du bar. Gingras sent Fortin se raidir. *Si on s'est plantés, on va le savoir maintenant.*

— Entrez, les *boys*, Rog vous attend.

Dans le bureau du gérant, Rog les attend effectivement. Malgré l'air conditionné qui fonctionne à fond, Gingras a l'impression de mouiller son t-shirt. Big Big s'appuie sur le chambranle de la porte, bloquant la sortie comme un mammouth nonchalant.

— Si c'est pas mes bons amis, les petits ingénieurs magiques. Juste à l'heure. J'aime ça, j'aime ça. Montrez-moi ce que vous m'avez apporté.

Pas de poignée de main, pas de sourire derrière les mots gentils, mais pas d'agressivité non plus. Seulement

un étui à pistolet vide sur les épaules musclées de Rog, par-dessus sa chemise blanche. *Il nous passe un message: « J'ai un gun pas loin, jouez pas aux imbéciles avec moi. »* Dimitri et Gingras déposent les caisses sur la table à café. La musique du bar joue en sourdine dans le bureau. Gingras, les mains dans les poches, imagine une fille complètement gelée en train de se caresser sur la petite scène circulaire, à l'avant. Et les autres « employés » des frères Lemay, vestons noirs et lunettes fumées, qui passent le temps à jouer à *Candy Crush* sur leur cell en attendant une pipe gratis ou un ordre de Rog. « Sacrez-leur donc une bonne volée, les gars. On n'a plus besoin d'eux. » *Sauf qu'ils ont besoin de nous, non? Merde, on n'aurait jamais dû venir tous ensemble.*

Dimitri ouvre une des caisses et en sort un sac Ziploc rempli des pilules à motifs rouge, noir et bleu – on dirait des Pez. Fortin le dépose dans la main tendue de Rog.

— Combien de pilules par sac?

Rog saisit sa vieille calculatrice à ruban sur le bureau pour compter, mais son téléphone sonne juste à ce moment. On dirait une mise en scène. *Le téléphone pour distraire notre attention. Ils vont nous enterrer vivants dans un bois...* Le temps s'arrête pour Gingras, en attente de verdict.

« Allô? Pete? » *Merde, Mad Pete, le plus vieux des Lemay.* Silence. « QUOI? » Long silence, froncement des sourcils. « Ben là, tabarnak... » Silence plus court. « Tu peux pas demander à Danny? Tu sais que... » Le rouge qui monte aux joues de Rog. Hochement de tête. Autre silence. « Hostie! T'es certain de ton affaire? Pis faut que ça se passe à soir? » Rog ouvre le tiroir du bureau, en sort son gun, un *fuckin' GUN*, qu'il cale dans

son étui. « O.K., O.K. J'ai compris, je m'en occupe. Crie pas, là, j'ai dit que je m'en occupais. » Rog se passe la main sur le crâne en raccrochant.

— Big Big, va dire aux gars qu'on a une grosse commission à faire à soir. Le tabarnak de Mexicain a crossé Mad Pete pour les pétards. J'ai besoin de tout le monde. Mon frère est en beau calvaire... Bon, les enfants, on va faire ça plus vite que prévu. T'as dit combien de pilules par sac?

— Cinq cents dans chaque sac, deux cent vingt-cinq sacs par caisse, avait répondu Fortin en se carrant les épaules.

Rog pitonne les chiffres.

— Deux cent vingt-cinq mille bonbons! Ça c'est une belle surprise. Je pensais pas qu'il y en aurait autant. *Good job.*

— On veut que vos clients soient heureux, Monsieur Lemay, dit Fortin.

— Laisse faire les « Monsieur Lemay ». Appelle-moi Rog, 'tit-gars, Rog... Eh ben, je vois ça que tu veux qu'ils soient heureux. Vous les gâtez. Mad Pete aussi va être heureux. On va faire des belles choses ensemble, les enfants. Mais là...

Gingras se raidit. *Oh! Il me semblait bien qu'il y aurait un « Mais là... ».*

— On va se dire les affaires sans mettre de gants blancs. Dans ma famille, on se fait confiance, on est généreux, vous allez voir. On montre qu'on est loyal. On change pas de famille. Jamais. Si j'apprends que vous fournissez quelqu'un d'autre, ma prochaine commission va se faire chez vous. Clair?

Les trois amis hochent la tête, pas trop sûrs de

pouvoir répondre sans trembler. Gingras a peur de se pisser dessus.

— Donc, quinze pour cent de deux cent vingt-cinq mille *pops* à dix dollars, prix du gros, ça fait... trois cent trente-sept mille cinq cents dollars à vous partager. On avait dit soixante-quinze pour cent maintenant et vingt-cinq pour cent dans deux semaines, question de voir si la demande se maintient.

Rog consulte la calculatrice à nouveau, puis frotte son menton, perplexe.

— Ouin, on a un petit problème. J'aime pas ça quand les comptes balancent pas. Il faudrait que je vous donne deux cent cinquante-trois mille dollars tout de suite. Je sais que je vous avais dit de faire autant de *stuff* que possible, mais vous m'avez surpris. Donc, là maintenant, j'ai juste deux cent trente mille.

Rog ouvre une armoire, d'où il tire un sac Adidas bleu, rempli de briques de vingt dollars.

— Ça va faire votre bonheur pour l'instant, hein?

Fortin saisit son moment pour se placer les pieds.

— Vous l'avez dit tantôt, Rog, on se fait confiance dans la famille... On va trouver le moyen de s'entendre, c'est sûr.

Ta gueule, Fortin! Pour qui tu te prends? Pourtant, Rog hoche la tête à son tour, opinant du bonnet vers Fortin. Presque au même moment, il lève le doigt, comme si une illumination lui était venue.

— Pis attendez donc une minute, les gars... Peut-être que...

Le plus jeune des Lemay se fend d'un beau sourire.

— Vous êtes trois magiciens du chimique et j'ai trois billets derrière le banc des Canadiens pour la finale de

la Coupe Stanley, à soir. En fait, j'en ai quatre, mais là, vous êtes juste trois, donc, vous en aurez un à donner. Je suis sûr que vous avez envie de fêter votre passage aux ligues majeures... Je vous les laisse, mettons à cinq mille dollars chaque – ça fait déjà une valeur de vingt-mille – et je vous loue ma limousine full-equip pour trois mille. Le compte est bon et c'est le début d'une belle relation d'affaires. *Deal?*

Et voilà comment on se fait fourrer de vingt-trois mille dollars en moins d'une minute, se dit Gingras en regardant les lumières du tunnel Ville-Marie. Fortin sert du champagne à tout le monde. La limousine approche du Centre Bell.

— C'est ben cool qu'on ait des billets! dit Fortin. Des super places, en plus.

— Ben là, *come on!* répond Gingras. On s'est fait fourrer comme des amateurs.

Fortin croise ses bras sur sa poitrine.

— C'est comme ça que ça marche, Pacco. Rog a le gros bout du bâton, il en profite, c'est normal. Tu l'as vu aller dans son bureau, avec le gun? Il sait que c'est lui qui décide... Je ferais pareil à sa place. On ferait tous pareil, non?

— Pas sûr. C'est d'la crosse, dans le fond. Ça part mal.

— Pantoute! dit Fortin. On est dans sa gang. On va pouvoir se faire un nom. Ça a pas de prix, ça.

Gingras est surpris de la réponse de son ami, il pense à répliquer quelque chose, mais Dimitri le prend de vitesse. Il détourne la conversation.

— Tu pars quand pour le Nicaragua avec ta blonde, donc, Gingras?

— Le 1^{er} juillet. On va passer tout le mois là-bas.

— C'est con, ton affaire, dit Fortin. T'as rien à faire avec une fille comme Martina. On est passé à autre chose, là, mon grand. Les étudiantes, c'est pour les cassés. As-tu pensé au *cash* que tu vas te faire? Tu vas pouvoir baiser toutes les *chicks* que tu veux!

Le regard de Fortin est complètement survolté, à la limite de la folie. Il est persuadé dur comme fer qu'il a raison. Il se voit déjà dans un jacuzzi avec des mannequins en bikini.

— Tu peux fourrer toutes les *chicks* que tu voudras, Fortin. Laisse-moi donc à mon fantasme de collégienne latina, c'est ça qui m'excite.

Pis je pense que je l'aime.

— En tous cas, si Rog veut une autre brassée de RB&B plus vite que prévu, il va falloir que tu rappliques ici au plus câlisse...

— Fais-toi z'en pas. Avec ma part, je devrais avoir les moyens de me payer un aller-retour, je pense. Pis dans le pire des cas, tu m'en prêteras un peu...

Les trois amis éclatent de rire.

Le chauffeur baisse la vitre de la limousine. Il annonce qu'il va pouvoir faire descendre tout le monde juste à côté du tapis rouge, à l'arrière du Centre Bell.

— Vous avez le temps de finir la bouteille, Messieurs.

— En sortant, tu prendras une photo de nous autres, Gingras, dit Dimitri.

Les passagers terminent leur champagne sur le trottoir sous les yeux du chauffeur qui sourit à pleines dents depuis que Fortin lui a donné trois cents dollars. Ce dernier rassemble les flûtes à champagne vides et les replace dans le Yukon *supersize*. Gingras marche à reculons sur le trottoir pour continuer la conversation

avec les autres. Il percute accidentellement un grand noir avec une casquette des Flames.

— Excusez-moi, je ne vous avais pas vu.

L'homme ne répond pas, il fixe un point indéfini dans la direction des portes du Centre Bell.

— Monsieur? Ça va?

L'homme soupire et lisse le revers du col de son veston râpé.

— Oui, ça va aller, merci. Je vous souhaite une belle soirée. Profitez-en tant que vous pouvez.

— Vous inquiétez pas, Monsieur, dit Fortin, on va vivre l'expérience à fond. *Go Habs! Go!*

Quelques mètres plus loin, Gingras se dit qu'il y a parfois des discussions un peu surréalistes qu'il vaut mieux ignorer. « *Profitez-en tant que vous pouvez.* » *Il se prend pour le Black Dalai-Lama, ou quoi?*

Les trois garçons font un détour par la gare Windsor avant de se rendre à leurs sièges. Gingras vérifie son cellulaire. Il est 19 h 46. Martina lui a envoyé un texto: un cœur et un sablier. Gingras sourit malgré lui.

— T'es sûr que c'est *safe*, ici? demande Dimitri.

— Ben oui, Dim, répond Fortin. Il y a des caméras partout dans la gare, personne vole jamais ces casiers-là. On va quand même pas traîner le *cash* avec nous autres au match?

— Non, non, c'est sûr.

— Tiens, Pacco, t'as une poche qui zippe, prends donc la clé.

Gingras referme la porte du casier sur le sac Adidas et range la petite clé orangée. Fortin, lui, empoche la liasse de billets qu'il a gardés pour la soirée.

— O.K. On y va. Les gars, on est *fuckin'* riches. C'est

la finale, pis partis comme c'est là, on peut juste la gagner!

À 19h 57, Gingras, Fortin et Dimitri attendent devant le stand de bière, derrière un homme grand et chauve qui tient par la main une petite fille portant un chandail rose des Canadiens. Pressés, ils s'enfoncent dans la cohue vers une section plus éloignée. La ligne est encore longue. Ils ont hâté le pas de la gare Windsor au Centre Bell, mais maintenant, pas moyen de se procurer une bière. Fortin s'impatiente.

— Hostie, on va manquer l'hymne national!

— Laisse faire la bière, Fortin, on en commandera au vendeur dans notre section.

— Es-tu malade? La bière d'estrade est toujours chaude, ça goûte la pisse. Hé! Monsieur! Si je vous donne un vingt, est-ce que vous nous laissez passer?

Le vieil homme qui attend devant les trois amis fait comme s'il n'entendait rien. Fortin se place devant lui avec l'argent dans sa main et répète sa question.

— Non, non, pas d'affaires. Je veux juste une bière, comme tout le monde.

— Là, tabarnak, sais-tu à qui tu parles? C'est pas le temps de me faire chi—

Gingras interrompt Fortin en posant une main sur son épaule. Il est tendu comme une corde de piano, lui. Il va casser la gueule du bonhomme pour une place dans la file.

— Oublie ça, Fortin. Donne-moi deux cents dollars, j'ai une meilleure idée.

Fortin serre la mâchoire, mais remet l'argent à Gingras. Celui-ci intercepte une jeune femme qui retourne à sa place.

— Mademoiselle? Excusez-moi, Mademoiselle?

Elle se retourne, une brunette, le nez retroussé, peut-être vingt ans, joli t-shirt des Canadiens de la collection pour dames. Surprise qu'on lui adresse la parole, elle baisse les yeux immédiatement. *Si je la vouvoie, elle va craquer.*

— Je voudrais vous acheter vos quatre bières. C'est la fête de mon ami, il veut absolument entendre l'hymne national avec une bière dans la main. Que diriez-vous de cent dollars?

— Je sais pas... je les ai payées soixante.

— O.K. Cent vingt, vous allez pouvoir vous en offrir deux fois plus entre la première et la deuxième.

La jeune femme tend son plateau à Gingras, qui lui donne en échange six billets de vingt dollars.

— Merci beaucoup.

La fille bat des cils et reprend son chemin, les mains vides. Le regard de Fortin glisse sur ses fesses bombées. Il hausse un sourcil, appréciateur. Gingras remarque son expression de pépère pervers. Il ne fait aucun effort de subtilité. *Le con.* La fille glisse les billets de vingt dollars dans sa poche arrière.

— Hou! Le beau petit cul de compétition. Je lui donnerais bien quelques dollars de plus pour...

— D'accord avec toi, Fortin, dit Dimitri. Elle te fait un beau sourire cochon, tu la penches sur une table de pool, et youpidoo! Tu te fais un party...

— Vos gueules, les gars, coupe Gingras. Fortin, prends-toi deux bonnes frettes, je te donne la bière de trop! On se grouille à nos places.